

Aurélie Valognes

Au petit bonheur
la chance !

MAZARINE

Prendre la poudre d'escampette

Jean est un rêveur : il a toujours le nez en l'air, perdu dans ses pensées. Alors, inmanquablement, il se fait surprendre par le plus banal caillou sur sa route et se retrouve, aussitôt, les quatre fers en l'air. Chaque fois, le petit garçon se relève d'un bond en murmurant « même pas mal ». Pour se souvenir de ne pas pleurer. Pour se convaincre que ce n'est pas douloureux.

À 6 ans, ses genoux cicatrisent bien, et son orgueil reste intact : il se fiche pas mal de ce que pensent les autres, ceux devant qui il s'étale une dizaine de fois par jour. À chaque dégringolade, il repart, comme il est venu, en chantonnant.

Marie, sa mère, aurait aimé lui apprendre à avancer sans trébucher. Elle aurait voulu lui épargner ces chutes inutiles, qui la blessent autant que lui. Peut-être aurait-elle pu lui conseiller de lever un peu plus les pieds ? Mais marcher, ce n'est pas comme manger ou lire, cela ne s'enseigne pas.

Les autres garçons de son âge, eux, ne tombent pas, ou si peu, et c'est alors le drame : une effusion de larmes pour quelques égratignures. Jean est un dur à cuire, il encaisse presque tout. Et quand il n'est pas à terre, il marche droit. Pas comme les clients de la brasserie où travaille Marie, qui, eux peinent à mettre un pied devant l'autre en sortant le soir.

Marie devrait s'estimer heureuse : pour le moment, son fils ne s'est rien cassé. Même son cœur n'a pas connu les accrocs d'un premier amour. Sauf, peut-être, lorsqu'il a découvert qu'il ne pourrait pas l'épouser. Cela ne se fait pas, même si elle n'est pas mariée, même si elle est encore très jeune, même si elle ne semble plus tellement amoureuse de son père.

Prendre la poudre d'escampette

Alors, il la serre très fort contre lui jusqu'à s'endormir. Parfois, Marie est tellement épuisée par sa journée de travail qu'elle sombre à son tour, en respirant l'odeur de son petit homme. Jean sait que, ces nuits-là, il ne risque pas de faire des cauchemars. Elle est là. À ses côtés. Toujours.

Jusqu'à cette soirée où sa mère le tire de son rêve. C'est la nuit. Il fait très froid tout à coup. Jean tient son nounours plus fort contre lui. Il soulève une paupière et discerne Marie qui attrape la petite valise blanche, celle avec les autocollants Disney dessus. Et la remplit, silencieusement. Ses yeux, eux, se vident. Des larmes de tristesse. De colère. De détermination. Cette fois-là était celle de trop. *Il* ne lui fera plus de mal. Jamais. Marie reprend sa vie de jeune femme de 28 ans en main. Avec Jean dans ses bagages.

Dehors, le petit garçon s'accroche fort autour de son cou. Elle marche très vite, accélère au moindre bruissement de feuilles et se retourne souvent. Jean se fait le plus léger possible. Il ne veut pas qu'elle l'abandonne à la voisine, comme elle vient de le faire avec leur chien.

Le cœur de Jean se serre. Il sent qu'il va pleurer. « Même pas mal », se murmure-t-il à lui-même. Blotti contre celle qui lui caresse tendrement les cheveux comme pour lui enlever toute sa peine, il réfugie son nez au creux de la nuque de Marie. Son cou a cette odeur particulière : un mélange unique de tabac, de citron et de miel. Même sa peau a un goût délicieusement salé par les larmes qu'elle laisse couler. Jean s'agrippe le plus fortement possible. À son odeur, à sa chair. Pour ne pas être séparés. Jamais.

Deux âmes fragiles percent la nuit et, en moins d'une heure, viennent gratter une porte familière. L'aurore pointe déjà son nez. En découvrant ces deux fugitifs et la petite valise, Mémé Lucette n'a pas l'air surprise. Elle ne pose aucune question. Jean, lui, en aurait eu des dizaines, mais la fatigue l'emporte.

Au petit bonheur la chance !

La jeune mère claque la porte derrière elle et repart. Lui reste, seul, chez sa grand-mère. Pour l'été. Pour toujours.

Jean ne le sait pas encore, mais, ce jour de juillet 1968, sa nouvelle vie commence.

C'est la croix et la bannière !

Jean a fait un mauvais rêve. C'était, la veille, le jour de son anniversaire, le 14 juillet, journée pourtant réputée être une fête. Son père était rentré plus tôt que prévu pour lui faire une surprise. Il avait rapporté un nouvel oiseau extraordinaire de son dernier voyage, pour copiner avec le perroquet, qui ne s'arrêtait jamais de jacasser. Comme sa mère n'avait pas pu s'empêcher de rendre sa liberté au Gris du Gabon, son père s'était aussitôt fâché. Jean avait été envoyé au lit, sans avoir soufflé ses six bougies.

Ils avaient crié, Marie avait pleuré et tout cassé dans la maison. Plus tard, alors que son sommeil était lourd, Jean avait senti un baiser posé sur sa joue et une voix douce qui le réveillait. Il se souvient de la valise blanche. Du départ précipité de Saint-Pair-sur-Mer pour Granville. De la porte de Lucette qui se referme, sur sa mère qui part. Et lui, qui reste seul. Le temps que sa Maman s'installe. À Paris. Sans lui.

Les derniers mots de Marie résonnent dans sa tête. Comme un cauchemar qui n'en finit pas. Elle a promis qu'elle reviendrait. Alors, elle reviendra, c'est sûr. Jean s'accroche à cet espoir.

Quand le petit garçon ouvre un œil, il ne reconnaît rien. Un matelas par terre, son nounours à côté de lui, écrasé par le couvercle de la valise blanche. Tout est moche, démodé et peu commode. Comme Mémé Lucette.

Et des brouettes...

Lucette était aux premières loges le jour de la naissance de Jean, en juillet 1962, à Granville, en Normandie. Cette année-là n'est pas aussi heureuse qu'a pu le chanter plus tard un certain Claude François. Le monde est un vrai bazar – Nelson Mandela est emprisonné, Cuba boycottée, la guerre du Vietnam gronde, alors que le mur de Berlin vient à peine d'être achevé.

Cependant, il en faut plus pour défriser Lucette. Bien que Jean ne soit pas son premier petit-fils, elle le trouve tout de suite « extraordinaire ». Mais comme, dans la famille, on ne montre pas ses sentiments, la grand-mère est vite redevenue une vieille femme charpentée et austère, avec qui on ne plaisante pas. Elle a élevé de manière respectable ses sept enfants et continué à mener sa barque, même quand son mari, Marcel, est mort subitement.

Jean n'est donc pas le seul petit-fils : sa tante Françoise a déjà trois jeunes enfants, qui auraient pu être des cousins de jeu pour lui, mais, pour une raison qui échappe au garçon, Françoise et Marie, même si elles sont sœurs et habitent toutes les deux la région, préfèrent autant rendre visite à Lucette quand l'autre n'y est pas.

Lucette habite place d'Alsace-Lorraine, mais tout le monde à Granville appelle cet endroit « Le Calvaire ». Il est situé tout en haut de la côte de la gare. Elle est vraiment raide à monter, surtout sous un soleil ardent en portant les courses du jour.

L'immeuble de Lucette est très vieux et ce n'est pas le grand luxe : pas de téléphone, de téléviseur ni de frigidaire,

mais surtout ni eau courante ni toilettes. Il faut descendre deux étages pour remplir les bassines, puis les remonter à pied, car il n'y a pas non plus d'ascenseur. On passe une bonne partie de la journée à grimper ces marches : pour la toilette, la lessive ou la vaisselle. Lucette a fini par avoir de bonnes cuisses et un bon souffle !

Pour les waters, cela se passe carrément dehors : au pied du bâtiment, dans la rue, derrière une vieille porte en bois avec un petit cœur pour la ventilation. La nuit, la vieille dame utilise plutôt un pot de chambre, qu'elle descend vider chaque matin. Sauf quand Jean vient en vacances, c'est alors lui qui s'y colle. Parfois en tombant, toujours en chantonnant.

D'habitude, Jean l'aime bien, Mémé Lucette. C'est un peu une magicienne ! Elle n'a pas beaucoup de sous, mais elle parvient à transformer de simples œufs en crêpes, de la farine et du sucre en gâteaux, et même si elle ne sourit jamais, il sait qu'elle a un faible pour lui. Un petit « je ne sais quoi » !

Ce matin, cependant, Lucette ne l'aura pas. Même avec cette odeur de biscuits maison qui s'échappe du four et vient lui chatouiller le nez jusqu'au salon où il est allongé : Jean a verrouillé ses narines, sa bouche et son cœur.

Il se recroqueville, tourne le dos à sa grand-mère, qui le fixe depuis le seuil de la cuisine. Il disparaît sous l'édredon chaud et rassurant. Pour cacher sa peine. Pour dormir encore. Jusqu'à ce que sa mère revienne.

Quand il ouvre à nouveau les yeux, la vieille dame est installée dans son fauteuil, en face de lui, à tricoter.

Rapide comme Spoutnik, cette Mémé !

Ordinairement, il aime l'observer monter les mailles, les unes après les autres, pendant des heures, tout en écoutant France Inter. Jean tend l'oreille : le transistor passe la chanson d'une femme qui n'a besoin de personne en Harley Davidson. Le petit garçon espère que ce n'est pas ce que pense sa mère, qui a, elle aussi, filé toute seule.

Au petit bonheur la chance !

Marie a toujours eu des rêves plein la tête. Des envies d'ailleurs plus grandes que la chambre de 7 m² qu'elle partageait avec Françoise, sa grande sœur.

À Granville déjà, elle étouffait : on lui reprochait toujours quelque chose. De ne pas rester dans le rang, de braver les interdits ou d'enfreindre les règles. Elle n'y pouvait rien, elle était née comme ça, en défiant les lois de la nature ! Marie, la petite dernière de la fratrie, était arrivée comme un miracle, alors que ses parents pensaient ne plus jamais avoir d'enfants.

Alors elle part, loin de la Normandie étriquée qu'elle abhorre, où elle a dû rester, faute de mieux. Même si elle doit laisser derrière elle un petit homme. La jeune mère choisit un cadre à la hauteur de ses premières ambitions, un lieu où on la comprendra, la soutiendra, et où elle ne sera pas montrée du doigt. Paris. Là-bas, personne ne lui dictera plus quoi faire. Elle fera seule ses choix, pour rester libre. Pour s'offrir une vie meilleure, pour elle et pour Jean.

Le soleil granvillais s'est éclipsé. Jean a passé sa première journée sans sa mère. Dans les bras de Morphée, à défaut des siens. Lui et elle ont toujours été inséparables. Depuis sa naissance, il ne s'est pas écoulé un jour sans qu'ils vivent au moins un moment complice ensemble, malgré son travail de serveuse qui la prive souvent de soirées ou de week-ends.

Jean avait un tout autre rapport avec son père : il était rigolo, aimant, mais jamais là. Même quand il était présent, il n'y était pas vraiment. C'est d'ailleurs, en substance, ce que Marie lui avait dit le soir de leur fuite. Lui avait rétorqué qu'on ne pouvait pas reprocher à un marin d'être absent, alors que chaque pêche à la morue l'éloigne au moins pour quatre mois. Personne ne lui enlèverait sa liberté de prendre la mer. Ni une compagne, ni son fils, apparemment.

Lorsque Jean émerge à nouveau, il fait nuit. Le garçon a soif et surtout très faim. Sur la table de la cuisine, il trouve une petite assiette à son attention. Il l'ignore : mécaniquement,

Et des brouettes...

il cherche le frigidaire, ou l'eau au robinet. Cela n'existe pas ici. Ce n'est pas comme à la maison.

Par dépit, il se jette sur la collation que sa grand-mère lui a préparée : même ses gâteaux préférés ont un arrière-goût de périmé. Ce doit avoir ce goût-là, la tristesse.

Vieille morue !

Les rideaux épais et poussiéreux du salon font soudain place à une lumière aveuglante. Jean se réfugie sous sa couverture en crochet pour échapper à cette attaque sournoise du jour, qui veut le tirer de sa léthargie. Il se rend alors compte qu'il est nu comme un ver.

– Debout ! Il va falloir t'activer aujourd'hui, mon petit bonhomme. Hors de question que tu restes toute la journée à te lamenter.

Qui parle ? Et c'est qui, ce petit bonhomme ?

Jean s'assoit et se frotte les yeux pour décoller ses cils qui peinent à laisser passer la silhouette d'une Lucette gesticulante devant lui.

– Tu crois que c'est ce qu'on faisait en période de guerre ? Pleurer ceux qui étaient partis ? Et encore, on en aurait eu, des raisons d'être désolé : eux, ils ne revenaient pas, ils étaient volontaires pour devenir de la chair à canon. Eh bien, figure-toi que l'on ne restait pas avec un poil dans la main. Non ! La vie continuait et on se levait chaque matin pour s'occuper de toutes les corvées qui ne se feraient pas toutes seules.

Lucette ne semble pas plaisanter, sa patience a des limites que Jean ne connaît pas. Il n'a encore jamais reçu de réprimandes de sa part, mais elle ne lui a surtout jamais donné envie de s'y risquer. Vu la taille des pognes de sa grand-mère, il valdinguerait à la première fessée.

Lucette est d'habitude plutôt une taiseuse. Elle ne gaspille pas sa salive en bavardages ni autres commérages. Qu'elle vienne d'enfiler cinq phrases de suite, à la vitesse où

Vieille morue !

d'habitude elle monte les mailles de ses tricots, le désarçonne quelque peu. Le petit garçon soupire.

– Tu es triste, Jean ? Je pige bien. Mais ta mère n'est pas partie dans les tranchées, à ce que je sache. Elle est à Paris et revient te chercher dans quelques jours. Allez, c'est l'affaire de deux semaines tout au plus, tu l'as entendue toi-même. Alors, d'ici-là, je ne veux pas d'un pleurnichard sous mon toit.

Un pleurnichard ? Elle y va fort, Mémé.

– Pour commencer, tu vas t'habiller en vitesse. J'ai repris ta culotte et ton maillot de corps. Ce n'était pas joli joli, tous ces trous aux genoux. Ensuite, tu vas me faire le plaisir de descendre chercher de l'eau pour te débarbouiller. Tu as la face noire : on dirait un pruneau perdu dans un far breton.

Jean cligne des yeux. Il est encore ébloui quand l'ombre de Lucette vient se planter à présent devant son matelas, les bras croisés.

– Oui, oui, tout de suite, Mémé Lucette ! répond-il du tac au tac.

Il se lève et enfile déjà ses habits. Ils sont tout raides, rugueux, et sentent le savon de Marseille. Il se dirige vers la salle de bains pour faire un brin de toilette quand il se souvient qu'il doit d'abord aller remplir sa bassine.

Quand il revient de cette ascension fatigante, il est à peu près réveillé. Ses vêtements sont trempés de l'eau qu'il a renversée à chaque pas. Il n'est même pas tombé dans les escaliers, mais c'était moins une ! Sa grand-mère l'attend dans la cuisine, au-dessus de l'évier, armée d'un gant de toilette qui ressemble plutôt à un gant de crin.

Tandis que Jean se nettoie avec la langueur d'un chat, Lucette reprend les choses en main. Elle l'asperge d'eau glacée, saisit un torchon, puis le frotte aussi énergiquement qu'une casserole dans laquelle elle aurait raté un caramel.

Au petit bonheur la chance !

– Fais-moi voir ça. Ce n'est ni fait ni à faire ! Sans parler de cette coupe de cheveux improbable avec des épis de partout ? Tu te prends pour un yé-yé ?

À part *La Traviata*, qu'elle peut écouter toute la journée en tricotant dans son *rocking-chair*, il n'y a pas grand-chose qui trouve grâce aux yeux de Lucette.

Agenouillée à sa hauteur, elle le repousse pour faire le point et l'observer à son aise malgré sa presbytie. Elle laisse échapper un rictus timide qui, chez d'autres, se serait traduit par un franc sourire de contentement.

– Voilà qui est mieux. Tu n'allais quand même pas aller voir Pépé tout crotté ?

– Pépé Marcel ? Mais je croyais...

– De qui d'autre veux-tu que je cause ?

Cuisse de grenouille

La première chose à savoir sur Lucette, c'est qu'elle est d'une grande fidélité : elle visite les morts aussi souvent que les vivants. Jean préfère les vivants, car ils finissent toujours par lui offrir des cerises à l'eau-de-vie ou un café au lait avec une grosse part de tarte.

La vieille dame fait souvent des visites au cimetière. Toutes les semaines, en fait. C'est sa balade du dimanche – sauf que ce n'est pas le dimanche.

Quand Jean et Mémé Lucette quittent l'immeuble pour se rendre au cimetière, le soleil qui se lève est déjà chaud. Il n'y a pas un chat dans les rues. Jean aime bien sortir très tôt, quand personne n'est réveillé, surtout qu'à cette heure-là une bonne odeur de pain chaud émane toujours de la fabrique Magdelaine, située à cent mètres de chez Lucette. Jean a un faible pour les odeurs de toutes sortes. Dans l'usine, ils fabriquent des biscottes et des craquelins. Enfin, on dit « ils », mais c'est surtout « elles ». Des femmes aux doigts de fée.

L'été précédent, alors qu'il était en vacances chez sa grand-mère et s'ennuyait ferme sous la moiteur estivale, Jean était allé les espionner par une vitre entrouverte. Il avait été très impressionné par ces ouvrières qui travaillaient de part et d'autre du tapis roulant. Elles manipulaient des milliers de biscottes, le plus rapidement possible, les faisant avancer sur la machine sans jamais les casser et finissaient par les assembler dans de tout petits sachets. Quand Jean, lui, essaie d'extraire une biscotte du paquet, elles finissent toutes en miettes entre ses doigts.

De vraies magiciennes, ces travailleuses !

Ils poursuivent leur route, vers l'ouest, direction les hautes falaises qui surplombent la mer. Granville est une ancienne cité corsaire et, pour se rendre au cimetière, ils aiment arpenter la Haute-Ville et ses maisons en granit, passer sous le porche au pont-levis et emprunter les ruelles pavées. Longeant les fortifications, ils débouchent sur les remparts du promontoire rocheux, qui domine la baie du Mont-Saint-Michel. La vue depuis la falaise est à couper le souffle. Ils tournent le dos à la plage du Plat-Gousset et reprennent leur route vers la droite, au-dessus de l'ancien port morutier, en direction du cimetière, où ils vont rendre visite au grand-père de Jean, Pépé Marcel, et à son oncle, le petit Gabriel.

Le chemin est encore long. Jean se replonge dans ses pensées. S'il se souvient bien de ce qu'on lui a raconté, son grand-père n'a pas eu le temps d'avoir la vie dont il rêvait. Il voulait être professeur d'école, mais il avait été contraint d'accepter un métier très difficile au Gaz de France.

Un jour, il était rentré très fatigué du travail. Comme il avait eu du mal à respirer, il était allé s'allonger quelques instants sur son lit. Il ne s'était jamais relevé. C'était en 1954. Il avait 54 ans. Du coup, Jean n'a jamais eu la chance de connaître son grand-père.

Mais ce qui lui fait le plus bizarre avec Lucette, c'est quand elle parle de son oncle Gabriel comme d'un bébé. Il faut bien comprendre que l'oncle de Jean est plus jeune que lui. Il n'a même pas un an. C'est lié aux mathématiques, paraît-il.

Il ne faut pas que Lucette soit triste. Même si Gabriel était son premier enfant, elle en a eu sept en tout et ça suffit déjà bien comme ça, car, après, ça en fait du monde !

Lorsqu'ils parviennent enfin au cimetière, Lucette saisit un arrosoir, salue le gardien d'un discret signe de tête et se dirige sans hésiter vers un recoin isolé. Jean, lui, ne peut s'empêcher de s'extasier sur ce bout de paradis vert, qui surplombe la mer :

– Waouh ! Qu'il est beau, ce jardin, Mémé !

Cuisse de grenouille

Une fois dans l'allée, elle sait ce qu'elle a à faire. C'est toujours la même rengaine : elle change les plantes, arrose les nouvelles et finit par un brin de causette.

Il ne faut pas longtemps à Jean pour identifier la tombe de ses proches : ce sont les mieux entretenues. Pour toutes les autres, il semble qu'elles ne soient fleuries qu'une fois l'an, sans doute à la Toussaint. Allez, deux fois pour les chanceux qui sont décédés à une date éloignée de novembre. Heureusement que les grands arbres et les belles allées donnent un charme à ce lieu reposant.

Ce qui frappe tout de suite Jean, c'est la façon qu'a sa grand-mère de s'adresser à Pépé Marcel et à son oncle Gabriel, comme s'ils étaient juste derrière le caveau des voisins en train d'arracher les mauvaises herbes.

– Décidément, aujourd'hui, vous ne manquez rien. Il ne fait pas très beau. Je sens que cet été va être pluvieux. J'ai toutes mes articulations qui se réveillent.

Jean observe Lucette converser tout en étant pliée en deux pour ramasser chaque pétale flétri et épousseter avec sa balayette la terre qui s'est répandue sur la pierre. Lui, reste immobile, subjugué par la minuscule tombe blanche surmontée d'un petit ange. Celle de son oncle Gabriel.

Il tourne alors la tête et constate qu'ils ont une belle vue sur la mer, où l'on devine quelques vieux bateaux à voile.

Ce doit être pas mal de finir ici...

Cela le fatigue de voir toute cette agitation de Lucette. Il s'assied, puis, sous le regard noir que lui lance sa grand-mère, se relève aussitôt.

– Mais voyons, ce ne sont pas des fauteuils ! Un peu de respect pour la famille Lebon ! Ce sont des gens charmants et très chrétiens. Je te rappelle que, sans eux, je n'aurais pas eu de potager ouvrier. Tu te rends compte : on serait obligés d'acheter nos patates. Aide-moi plutôt à jeter ces fleurs fanées. On croit rêver ! Les jeunes, je vous jure !

Au petit bonheur la chance !

Lucette continue de bougonner. Jean, lui, n'est pas vexé pour un sou. Il fait des allers-retours avec les plantes, dont il se débarrasse dans les bennes prévues à cet effet, tout en chantonnant à tue-tête, sur une marche militaire. Il est gai comme un pinson.

Le lundi, des patates. Le mardi, des patates... Et le dimanche, jour du Seigneur, on va manger des patates au beurre !

Quand il revient, Lucette, en pleine conversation, arrose généreusement les nouvelles fleurs. Ne venait-elle pas de dire qu'il allait pleuvoir ? Jean tend l'oreille, car sa grand-mère se met à marmonner :

– Enfin, bref, on verra la suite, mais tu la connais, Marcel. Quand ? Comment ? On ne sait jamais avec elle. Allez, j'arrête de rouspéter. Je sais que cela ne te plaît pas : elle a toujours été ta petite protégée. Mais j'en ai assez de toujours me faire un sang d'encre à son sujet !

Lucette continue son inondation, la tête ailleurs, comme si elle souhaitait qu'ils se réincarnent en poissons. Jean intervient :

– Dis donc, Mémé, fais attention avec cet arrosoir ! Tu es en train de mettre de l'eau partout.

– Et ?

– Bah, ils sont en dessous quand même !

Lucette s'est arrêtée, net. C'est qu'il n'a pas tort, le petit.

– Allez, on y va, Jean. Au revoir mon petit Gabriel. À la semaine prochaine, Marcel.

Timidement, Jean attrape la main de Lucette et se retourne vers la tombe blanche :

– Salut ! À bientôt Tonton, à bientôt Pépé ! On va où maintenant, Mémé ?

– À la messe, pardi ! D'ailleurs, il ne faut pas traîner, sinon on va être en retard. Et époussette-toi un peu. Tu ne vas tout de même pas y aller tout crotté ?

– La messe ? Mais on n'est même pas dimanche ! rétorque Jean, ahuri.

Découvrez la suite en librairie...